

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 3

Artikel: Lettre à François
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

main, Shynosouké, m'est agréable. Viens, tue-moi, venge ton père» et il jeta ses épées et tendit son cou à Shynosouké.

Shynosouké s'écria: «Non, prends ton épée, et lutte avec moi, je ne peux te tuer, toi qui as si bien agi envers moi.» La mère qui regardait la scène de la pièce voisine appela son fils, et dit: «Je vous admire tous deux, Senpatji et toi, tous deux vous êtes des hommes d'honneur. Aimez-vous encore ce soir. Je veux vous donner ce délai. Fêtez aujourd'hui votre séparation, mais demain matin sans faute, Shynosouké, venge ton père.»

Alors Shynosouké apporta des plateaux et des coupes de vin. Ils se réjouirent ensemble. La mère dormit dans la pièce voisine. Senpatji et Shynosouké couchèrent ensemble.

Lorsque sa mère s'éveilla le lendemain, ils étaient tous deux silencieux, étendus dans le même lit. La mère appela son fils: «Réveille-toi, fils négligent.» Mais elle ne reçut aucune réponse. Alors elle alla dans la chambre, souleva la couverture qui les recouvrait tous deux et vit que Shynosouké avait percé le cœur de Senpatji avec son épée à travers sa propre poitrine. Le bout de l'épée ressortait dans le dos de Shynosouké.

La mère saisie resta longtemps à regarder ces deux corps d'amants; alors de douleur et de détresse elle se tua elle-même dans la même chambre. Histoire vraiment triste et tragique.

Lettre à François

Cher François (je n'écris pas «mon cher Francois». «Mon» est possessif, et nous n'en sommes pas — hélas! — encore là. Il faut être Zeus pour avoir le droit de chérir si vite, si précisément, Ganymède).

Votre réponse m'a paru bien courte. Deux grandes pages pourtant d'une écriture si vive qu'il faudra bien qu'un jour je la soumette à l'examen d'un graphologue. J'avais été prolix et vous aviez envie de l'être, parce qu'il est agréable de laisser courir sa plume sur le papier pour rencontrer un ami sûr, comme de courir tout nu la nuit sur une grève. Quel dommage que votre réserve, dont je me plains en l'estimant, et peut-être aussi votre volonté malicieuse de ne vous donner que par tranche, vous ait stoppé au terme de votre deuxième page. Nous avons tant de choses à nous dire, tout à nous dire! Je ne veux pas récriminer; est-ce ma faute si j'eusse voulu cent pages à cette lettre si jolie?

Vous m'avez donné une grande joie: je lis en filigrane dans votre lettre que désormais s'installe entre nous un sentiment qui dépasse l'amitié. Vous n'aimez pas dire et chérissez que l'on devine. Vous avez une pudeur bien estimable. Vous m'apprenez que votre père est nordique et votre mère fille du sud. Je l'ignorais, et pourtant: comme votre chevelure est bien du septentrion, vos lèvres chaudes bien d'Espagne! Mes compliments! Rien d'harmonieux comme l'assemblage en un être de disparates, ceci corrigeant moins cela que lui apportant plus de vie. Lui ajoutant je ne sais quelle espièglerie, je ne sais quelle piquante surprise.

J'apprécie fort que vous abritiez à la fois la fine retenue (souvent souffle brûlant vêtu de glace) qui est d'usage chez les compatriotes de votre père, et ce penchant à l'abandon voluptueux que l'on voit au pays gitan. La première est un masque utile pour les jours dont vous savez comme moi, François, qu'ils sont nos jours les plus nombreux. Le second fait les heures sans prix, brèves ou longues, où nous nous offrons le luxe inoui d'être nous-mêmes et d'aimer comme bon nous semble l'élu que nous avons choisi; les heures où nous capitulons dans la joie, toutes portes ouvertes, dans la plus exquise reddition de soi.

François, si vous le voulez bien, vous serez près de moi beaucoup moins Suédois que gitan . . .

Vous exprimez le désir de connaître «ce qui m'amuse». Vous êtes un esprit subtil. Vous n'ignorez pas que l'on découvre mieux un être par ses violons d'Ingres que par ses occupations habituelles. Mais sont tant de choses qui m'amusent, j'ai tout le souci de les découvrir et de les multiplier que vous pourriez bien vous y perdre. S'il faut courir à l'essentiel, je vous dirai que si je puis fort bien concevoir ma vie sans festins et sans mondanités, je ne l'imagine pas sans fleurs sans beauté et sans livres. Si j'ai choisi les fleurs (mais choisit-on?) c'est pour la joie sensuelle dont elles me rassasient, pour leur fragilité et peut-être avant tout pour leur inutilité; j'ai la passion de l'inutile et du plaisir pour le plaisir. (Fût-ce là l'origine de mon goût pour les amours assurées d'être infécondes?) Si j'ai choisi la beauté qui m'est la seule nourriture indispensable, c'est pour sa gratuité, mais aussi parce qu'il n'est pas de nostalgie, d'amertume qui lui résiste. Si j'ai choisi les livres, c'est pour leur docilité (ces concubines de l'esprit qui, bien sages, attendent au rayon de la bibliothèque qu'on leur fasse signe), leur inaltérable saveur (combien de fois, avec un plaisir égal ai-je relu Proust et Montaigne?) et leur silence d'amis parfaits. —

J'ai d'autres plaisirs plus secrets et pour autant plus délicieux. J'adore aimer, forger s'il est besoin l'objet de mon amour et l'imaginer s'il me manque. (N'êtes-vous pas cet objet, François, que je sculpte et que j'enlumine?) Aimer, c'est vivre et nous ne vivons jamais plus pleinement que par le coeur et par les sens. Je suis un être de désir et je crois que le désir est la mesure de ce que vaut un homme. Ceux dont le coeur ne bat pas plus vite à l'approche de certains visages, les chastes qui tremblent d'un éveil sensuel, comme le chat-huant se cache quand vient l'aurore, me font l'effet de cadavres qui déambulent. Je ne conçois pas la vie sans amour et sans volupté. Ce qui fait que les morts sont morts c'est que dans leur chair froide où le sang s'est figé, le désir n'est plus concevable. Si je croyais au Paradis, je l'imaginerais débordant d'ivresses qui ne rompraient jamais les corps et qui feraient une longue suite ininterrompue comme les anneaux d'une chaîne. Mon Paradis serait rempli d'éphèbes nus, offrant leur splendeurs sans remords, pareils aux fleurs de nos jardins qui s'en vont nues sans honte bête. La seule chose qui me semble obscène est un désir saisi de honte.

Je m'arrête. En ai-je trop dit? François, cher François . . . Prenez ainsi la mesure de l'empire de votre Beauté. Goûtez-vous le ton que, vous écrivant, ma plume a adopté? L'autre mois, j'appelais sur moi votre bien-

veillance. Aujourd'hui c'est un peu plus que je vous demande. Voulez-vous être un peu complice dans l'attente d'être partenaire.

François, faites le dosage de l'amour et de l'amitié.

Jean.

Un théologien protestant nous écrit:

Cher Rolf,

Voici une année déjà que je suis abonné au «Cercle» et il me tarde de vous faire part de mes réflexions.

C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu chacun des numéros de cette revue dont j'apprécié la réelle valeur intellectuelle et le précieux apport scientifique comme les beaux poèmes, les dessins délicats, les reproductions souvent excellentes de sujets plastiques, les photographies et, surtout, les articles d'une haute tenue morale traitant de questions qui revêtent une actualité brûlante dans tous les milieux.

Mon admiration va tout particulièrement à vous et à tant d'autres qui, infatigablement, assurez à la revue (et certainement aussi au club que je m'interdis de fréquenter) un niveau élevé tant sur le plan moral que littéraire et, plus spécialement, sur celui de la camaraderie.

Vous possédez le don de savoir parler d'homme à homme et d'apporter aux hommes en proie à leur misère le secours de leurs semblables. De ce don, vous vous êtes fait le devoir de procurer inlassablement avec quelques autres un appui solide à d'innombrables êtres vacillants et chancelants.

Votre travail acharné produit — et a déjà produit — des fruits magnifiques mais vous savez combien les déceptions sont nombreuses aussi et qu'à chaque récolte, parmi les bons fruits, il s'en trouve beaucoup d'avariés, sinon qui sont déjà complètement pourris.

Peut-être vous étonnez-vous que je fasse la distinction entre «vous» et «nous» . . . L'explication en est très simple:

Les uns — vous et vos amis — agissent et se battent là où la vie les a placés. Les autres — nous, moi — doivent concentrer leurs forces au lieu où ils peuvent assumer le plus utilement leur rôle de «médecin» auprès de leur «patient», que celui-ci soit «malade» aux yeux de la société ou que la société soit elle-même la véritable malade! Je me rappelle à ce propos certains commentaires qui ont paru dans l'un des derniers numéros du «Cercle» (je ne puis malheureusement pas les citer, car je remets tous les exemplaires de la revue à quelqu'un qui m'est très proche et n'a pas la possibilité de s'abonner). Vous vous demandiez notamment qui, au sein de notre société aujourd'hui — comme hier! — bourrée de préjugés, devait combattre en faveur de l'égalité sexuelle: les «hétérosexuels» ou les «homosexuels». A la suite d'une longue expérience et de multiples observations, je puis affirmer ceci:

Le meilleur combattant, celui qui exercera l'influence la plus efficace, c'est — quelle que soit la «catégorie sexuelle» à laquelle il appartient — l'homme qui vit pleinement dans la société, y mène une existence sans tache, qui n'est ni pusillanime ni efféminé mais qui, par la fermeté de son caractère, est: